

Anita Izcovich

L'inégalité de la femme *

Je me demanderai dans un premier temps quelles sont les inégalités concernant les femmes qui marquent le monde d'aujourd'hui : quelles formes prennent-elles ? Je ferai référence à l'actualité et aussi à ce qui a parcouru l'histoire, en me proposant de saisir ce qu'il y a de commun entre les deux.

Il est frappant que dernièrement, à l'occasion du sommet du G7 à la fin du mois d'août à Biarritz, il ait été promis un « G7 féministe », car l'égalité des femmes et des hommes doit devenir une cause mondiale. Il a été établi que l'inégalité entre hommes et femmes engendre de la violence au même titre que l'inégalité entre riches et pauvres. On réfère donc l'inégalité homme-femme à l'inégalité des classes, à l'inégalité maître-esclave du capitalisme, dans un discours politique qui est présent aujourd'hui comme dans l'histoire.

Rappelons-nous comment Olympe de Gouges a calqué ses articles de la déclaration des droits de la femme de 1791 sur celle des droits de l'homme de 1789. Les auteurs disent qu'il y a un parallèle entre la lutte des classes et la lutte des sexes. Que ce soit en 1830 ou en 1970, l'idéologie féministe est contemporaine de l'avènement de la pensée démocratique et socialiste.

Comme on le sait, il y a différents points de vue, dans le féminisme, pour défendre les femmes contre leur inégalité. Rappelons-nous comment Gisèle Halimi – c'est d'actualité puisqu'elle a été interviewée dans *Le Monde* cet été – a défendu la cause des femmes – qui est aussi le titre d'un de ses livres ¹ –, notamment dans des procès concernant l'avortement, pour, je la cite, « réussir là où l'égalité économique a échoué, là où la culture patriarcale a résisté ». Elle ajoute que la femme est rendue invisible en étant rejetée de la *res publica* ; ses tâches domestiques ne se voient pas parce qu'elles ne sont pas incluses dans le produit national brut, comme a pu le dire Marx, ou ne génèrent pas de plus-value, comme a pu le relever Isabel Largaia. Il faut donc, selon Gisèle Halimi, libérer les femmes comme on a libéré le prolétariat, faire qu'elles soient égales aux hommes dans les tâches « nobles » du travail, dans le droit de prendre des décisions politiques et

économiques. Cela doit être accompagné du « droit de décider de leur jouissance », de « se réappropriier le contrôle de leur corps », avec notamment celui d'avorter quand une grossesse n'est pas désirée selon la formule « notre ventre nous appartient ». Il s'agit donc, en s'autorisant de son sexe, de renverser le rapport de l'homme qui dispose du corps de la femme.

À la même époque, Xavière Gauthier a ouvert la voie non plus à des devoirs ou à des droits, mais au fait de s'autoriser à « parler de son sexe », notamment dans son livre *Paroles d'avortées*², qui a recueilli des témoignages sur l'avortement qui renvoyaient les femmes à la solitude et au silence, au clandestin et à l'illégal, dans l'angoisse de mort face à la prise directe avec le réel du corps. Elle a suivi le fil de la béance des paroles de femmes dans l'ouvrage écrit avec Marguerite Duras, *Les Parleuses*³ : elle a souligné l'inégalité entre les mots des hommes, qui sont « pleins, alignés et entassés », et les mots des femmes, qui, au contraire, ressembleraient à « une herbe un peu folle, maigrichonne » qui pousse dans les interstices des vieilles pierres. Ce sont des phrases inachevées, en suspens, des mots perdus, sans modèle, recherchés dans leur état premier, avec des failles, des blancs qui, dit-elle, inscrivent les effets inconscients. Elle ajoute que ces paroles renvoient à « ce qui se lit de ce qui n'a pas été dit », et il s'agit de ne pas « policer » les paroles des femmes dans une ordonnance grammaticale.

On saisit ici à quel point la femme se veut inégale à l'homme dans ses paroles, mais aussi inégale à elle-même – ce qui est une autre version de l'inégalité – en cherchant la béance d'une parole qui la définit jusque dans son inconscient, en opérant dans les interstices des mots des hommes, en étant « hors police », « hors ordonnance », hors ce qui fait loi chez un homme.

Pour ces deux auteures, le paradigme de cette parole creusée en elle-même est Lol V. Stein, pour laquelle « un chaînon a manqué », « il y a eu un blanc », qui a fait qu'elle n'a pas pu vivre la douleur, la jalousie⁴. Elles ajoutent que c'est ce même blanc qui constitue la sexualité de la femme, un vide auquel la femme est confrontée dans sa sexualité, au contraire de l'homme. On a donc ici une inégalité affirmée par rapport à l'homme, non pas dans la revendication de quelque chose qui manque et que l'homme aurait, mais qui est située dans une « vérité » propre à l'être féminin qui émanerait des « lacunes » du discours. Quant à Marguerite Duras, dans ce livre, elle dit qu'elle ressent une douleur à écrire, du fait qu'elle travaille sur une région qui n'est pas encore creusée⁵.

On peut se reporter à ce que Lacan a dit de la littérature, précisément dans son article « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol

V. Stein », à savoir que l'artiste précède toujours le psychanalyste et qu'il y a à reconnaître, dans le texte de Marguerite Duras, qu'elle sait, sans lui, ce qu'il enseigne. Si Duras sait, sans lui, ce qu'il enseigne jusqu'à si bien l'écrire, c'est que « la pratique de la lettre converge avec l'usage de l'inconscient », et que « Lol est de son amant proprement dérobée », dans un « au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, ce mot qui [...] l'eût conjointe au moment où son amant eût enlevé la robe [...] et dévoilé sa nudité [...], l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps ⁶ ».

On remarquera que le discours féministe a pu, d'autre part, s'imprégner de la psychanalyse. Donc là, ce n'est pas savoir, sans Lacan, ce qu'il enseigne, mais introduire des formulations lacaniennes dans le discours féministe. Je mentionnerai simplement Antoinette Fouque qui a fait, dit-elle, une analyse avec Lacan, et qui utilise précisément les termes de la psychanalyse, pour faire, on peut dire, le culte de la femme, en revendiquant son inégalité par rapport à l'homme, dans ce qu'elle appelle une « féminologie », une « gynéconomie », soit une science de la femme, en tentant de lui trouver une écriture qui, dit-elle, « ne serait pas du semblant ⁷ ». C'est ainsi qu'elle est contre la femme qui serait le phallus érotisé de son maître et qui abandonnerait son corps en otage. Elle évoque alors le phallus comme un « étalon destructeur » à l'origine du gynocide. On remarquera qu'elle utilise le terme de « forclusion », non pas pour dire que le phallus est forclos pour une femme ou pour un sujet, mais pour affirmer que c'est le corps de la mère qui est forclos pour l'homme qui, dans sa « dictature virile », a détruit la femme. Ce qu'elle fait valoir, c'est la femme comme lieu de création, de procréation, de gestation de l'être humain, dans une « libido utérine et femelle ».

Il y a donc eu plusieurs façons d'être féministe : soit en défendant l'égalité des droits entre l'homme et la femme, soit en défendant l'inégalité de la femme en elle-même face à la béance indicible de son sexe, soit en renversant le rapport d'inégalité de la femme dont on fait le culte. Soit encore en se voulant le maître de l'homme qu'on domine. Puis il y a eu, dans les années 2007-2009, des philosophes comme Geneviève Fraisse ⁸, Michela Marzano ⁹ et Sylviane Agacinski ¹⁰ qui ont développé, dans le but de défendre une éthique, la thèse d'une femme sujet de son désir et de son sexe en consentant à être objet de désir de l'homme. C'était faire usage de son inégalité pour être non plus objet ravalé par l'homme mais sujet inscrit dans la satisfaction d'être objet de désir pour l'homme.

J'en viens maintenant au deuxième point qui défraye la chronique aujourd'hui, les féminicides, en rapportant l'inégalité homme-femme à la

violence conjugale qui est en augmentation. La question est de savoir comment traiter ce problème, en créant des foyers d'urgence et en pénalisant le délit. Évidemment, ce qui est ajouté aussitôt, c'est qu'il faut établir une loi qui définisse à partir de quand on estime qu'il y a violence. Tout comme c'était le cas pour le viol : à partir de quand y a-t-il viol ou consentement ?

Dans ce contexte, il n'est pas anodin que les deux prix Nobel de la paix attribués en 2018 ont concerné la violence exercée sur des femmes prises comme armes de guerre. On peut saisir que ce n'est plus seulement référer la lutte des sexes à la lutte des classes mais à la lutte entre Éros et Thanatos, entre le désir sexuel et la pulsion de mort.

L'un a été attribué au gynécologue Denis Mukwege ¹¹, fondateur d'un hôpital au Congo spécialisé dans la chirurgie réparatrice des femmes victimes de violences sexuelles dans les affrontements de clans pour s'accaparer les richesses des multinationales. Les femmes violées et mutilées par des hommes du clan adverse se voient exclues de la société africaine puisqu'elles ont perdu les marques de leur identité, leur honneur et leur fertilité aux yeux de leur mari.

Le deuxième prix Nobel 2018 a été attribué à Nadia Murad, irakienne. Dans son livre *Pour que je sois la dernière* ¹² et dans des conférences faites à travers le monde, par sa fondation aussi, elle témoigne des exactions perpétrées par les djihadistes de Daech en 2014, quand ils ont rassemblé tous les habitants du village avant de tuer les hommes et de vendre les jeunes filles pour qu'elles deviennent les esclaves sexuelles des combattants de l'État islamique. L'inégalité se situe ici entre la femme et l'homme, soit l'Autre envahisseur qui, en l'anéantissant, la confronte au vide de sa représentation.

La femme devient alors inégale dans son être, exilée de ses marques d'appartenance à sa culture et à son sexe. Il s'agit là d'une béance creusée dans un déchirement de soi-même face au vide de l'absence de signifiant qui ne peut plus la définir. C'est toucher à la femme qui n'existe pas en tant qu'il n'y a plus d'Autre pour la représenter, ce qui la fait étrangère à elle-même.

On peut se demander quelle est alors la fonction d'une fondation créée pour défendre la cause de femmes exterminées. Au fond, cela permet de fonder un lieu où sont déposées les marques qui soutiennent la représentation de la femme, qui marquent sa place qui ne peut rester vide. C'est finalement donner, sur cette frontière de l'irreprésentable, une « boursouffure de vie » en la faisant résonner sur la marque originelle de la vie devenue vide, pour donner une matière à ce qui s'est creusé comme inégalité en soi-même.

J'en viens donc maintenant à interroger la façon dont une femme peut « savoir-y-faire » avec son inégalité. Je prendrai l'exemple du colloque qui a eu lieu à Berlin en octobre 2001, soutenu par la Fondation pour la mémoire de la déportation et du patrimoine des archives, et qui a eu pour but de restituer ce que furent les combats des femmes résistantes durant la Seconde Guerre mondiale ¹³.

Le colloque a voulu montrer – même si la résistance a été effectuée aussi bien par les hommes que par les femmes – qu'il y avait un acte de résistance propre aux femmes elles-mêmes et qu'il fallait l'inscrire comme patrimoine dans notre histoire.

Les caractéristiques de l'acte propre aux femmes étaient, disent les auteurs, d'« être sur le seuil entre deux territoires », familial et politique, visible et invisible, dans le sens où c'était en donnant à voir des actes de la vie familiale et domestique, visibles donc, qu'elles opéraient un acte politique dissimulé, invisible. Il s'agissait de séduire ou de tromper l'ennemi, de paraître du même bord que lui, et obtenir des passe-droits pour assurer les liaisons et traverser la ligne de démarcation entre la France libre et la France occupée. C'était se faire absente dans son acte ou encore n'être jamais là où l'autre pensait la saisir, soit se dérober après avoir fait gonfler l'ombre de son habit trompeur pour aveugler l'ennemi dans un excès de forme, pour pouvoir opérer dans l'invisible et y inventer des réseaux qui allaient jaillir de leur inexistence.

Ce qu'on peut appeler la grande facilité ou liberté des femmes à opérer avec le semblant rejoignait leur capacité à attendre que des signes surgissent là où on ne les attend pas afin que l'acte soit possible. C'est donc ce qui touche à la structure de l'Autre en rapport avec l'absence de signifiant. On peut dire que pour opérer dans son acte de résistante, la femme se faisait Autre, elle se faisait « même » dans l'Autre, et c'est sur cette frontière avec l'Autre qu'elle a pu faire tourner le discours totalitaire. Le but était de trouer le discours de l'occupant, de le rendre inégal à lui-même, pour renverser le rapport de force.

Alors comment entendre cette inégalité, de structure, entre la femme et l'homme, qu'on retrouve aussi bien dans le discours politique et économique, que dans la littérature féministe ou dans l'acte créateur ? Freud expliquait d'où venait le mépris d'un homme pour une femme, sous la forme du ravalement de la femme, de l'horreur du sexe féminin face à la menace de la castration, ou sous la forme du tiers lésé, dans le désir de prendre la femme de l'homme rival dans le complexe d'Œdipe du garçon. C'est ce qui, de structure, sous-tendrait la violence d'un homme sur une femme. De

même que, pour Freud, la femme aurait tendance dans son sentiment d'infériorité, soit à partager le mépris du sexe mâle pour le sexe féminin, soit à se révolter contre cela dans la revendication phallique. On peut donc dire que chacun des sexes subjective cette inégalité entre les sexes dans son complexe de castration.

Quant à Lacan, on saisit qu'il va au-delà du roc de la castration sur lequel Freud s'est arrêté, lorsqu'il situe la femme comme exclue des mots. À partir du signifiant extérieur et impossible à signifier la femme, on peut dire que l'homme tente d'affirmer la puissance de ses objets phalliques qui sont des substituts de l'Autre, pour réduire la femme à néant et au déchet de l'être. On rappellera que, selon Lacan, « la civilisation [...] c'est l'égout », et qu'elle renvoie à ce qui « fait déchet de notre être ¹⁴ ». Ce que l'inégalité des sexes produit, c'est de tenter de combler l'impossible conjonction entre les sexes. C'est ainsi qu'un homme cherche à faire d'une femme, laquelle, dans son absence de signifiant pour se définir, lui est étrangère ou inégale, quelque chose de réciproque, en l'introduisant dans une emprise qui la réduit au rien et au déchet, pour y invoquer sa jouissance. C'est alors qu'une femme, dans son inégalité, est parfois réduite à occuper cette place d'objet de la violence d'un homme ou d'un maître qui envahit un pays. C'est sur le seuil de sa solitude qu'elle peut alors chercher, dans la création d'un discours ou d'une fondation, comment se faire représenter à partir de son invisibilité ou de sa déchéance.

La société tente alors de légiférer la violence avec de nouvelles lois ou à protéger avec des instances comme celles de l'ONU, sachant que ce n'est pas aussi efficace qu'il serait nécessaire. Quant aux différents discours sur l'inégalité de la femme, ils tentent de donner, soit de nouveaux modèles d'identification, soit une éthique, soit encore un art de diriger la conduite, pour redonner à la femme une dignité qu'elle aurait perdue.


Je laisserai là le discours concernant le malaise dans la civilisation pour me demander quelle est la fonction du discours analytique pour un sujet. Car chaque sujet, qu'il soit homme ou femme, souffre de son inégalité avec l'autre ainsi qu'avec le partenaire, dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'inégalité entre la richesse et la pauvreté, et l'inégalité des sexes. Cependant, le sujet souffre aussi de son inégalité avec lui-même, avec son *Nebenmensch* au cœur de la Chose, de son inégalité avec le grand Autre dans lequel il veut croire pour le faire exister.
















C'est avec cela que le sujet vient à l'analyse, dans laquelle il va élaborer ce qui fait pour lui inégalité dans son rapport à la castration, dans ce

qui fait disjonction entre le réel et le semblant, sur le bord de la lettre entre savoir et jouissance.

C'est bien pour cela que pour la psychanalyse, l'in-égalité de base, qu'on peut écrire en deux mots, concerne l'in-existence de la femme, qui est, comme le dit Lacan, « la lettre en tant qu'elle est le signifiant qu'il n'y a pas d'Autre ¹⁵ ». C'est ainsi que le sujet, au fur et à mesure qu'il avance dans son analyse, cesse de chercher à écrire la mesure de l'inégalité entre les sexes, puisque le rapport sexuel ne peut s'écrire. Il cesse de souffrir de l'inégalité entre lui-même et l'autre puisqu'il rencontre la béance de l'inexistence de l'Autre. Précisément parce que l'homme et la femme sont aussi étrangers qu'ils ne sont pas réciproques puisque leur rapport n'existe pas.

Mots-clés : féminisme, exil, différence des sexes.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien « Inégalités homme femme », à Paris le 17 octobre 2019.

1.  G. Halimi, *La Cause des femmes*, Paris, Gallimard, 1992.
2.  X. Gauthier, *Paroles d'avortées. Quand l'avortement était clandestin*, Paris, La Martinière, 2004.
3.  M. Duras et X. Gauthier, *Les Parleuses*, Paris, Les éditions de Minuit, 2013.
4.  *Ibid.*, p. 17-23.
5.  *Ibid.*, p. 20.
6.  J. Lacan, « Hommage fait à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V. Stein », dans *Ornicar ? Revue du Champ freudien*, n° 34, juillet-septembre 1985, p. 9.
7.  A. Fouque, *Il y a deux sexes : essai de féminologie*, Paris, Folio, 2015.
8.  G. Fraisse, *Du consentement*, Paris, Seuil, 2007.
9.  M. Marzano, *Je consens, donc je suis...*, Paris, PUF, 2011.
10.  S. Agacinski, *Femmes entre sexe et genre*, Paris, Seuil, 2012.
11.  D. Mukwege et G.-B. Cadière, *Panzi*, Paris, Éditions du Moment, 2014.
12.  N. Murad, *Pour que je sois la dernière*, Paris, Fayard, 2019.
13.  *Les Femmes dans la Résistance en France*, Actes du colloque international de Berlin, 8-10 octobre 2001, Paris, Tallandier, 2003.
14.  J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11.
15.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2007, p. 108.